

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 28

Artikel: Echos d'une école de recrues
Autor: H.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190475>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

Echos d'une école de recrues.

... Chacun prend son plaisir où il le trouve : on rencontre des gens qui jouissent à la seule pensée de pouvoir grimper sur les plus hautes cimes des Alpes ou des Pyrénées, d'où il n'y a pas mal de chances de redescendre la tête la première ; d'autres mourraient de rage s'ils n'allaient pas ponctuellement se faire décaver à Monaco ou ailleurs ; le paisible pêcheur à la ligne ronchon de dépit si le temps se montre défavorable à cet inoffensif exercice ; d'autres enfin, comme moi, ont cru devoir répondre à une gracieuse invitation de la Confédération, nous offrant quarante-cinq jours de villégiature aux casernes de la Pontaise. Avec un enthousiasme digne d'un séjour aussi enviable, Valaisans, Genevois et Vaudois se sont rendus à cette fête de famille en chantant sur l'air d'*En r'venant d'la Revue* :

Joyeux soldats,
 Ne vous débandez pas :
 Il faut marcher au pas
 A la Pontaise !
 Le cœur joyeux,
 Malgré le gousset creux,
 On n'a pas froid aux yeux
 A la Pontaise !

Dès le premier jour, messieurs les instructeurs, bien pris dans leur tunique, corrects, affables, nous ont cueillis, recrues innocentes, pour faire de nous des soldats retors et accomplis.

La transformation s'opère graduellement, avec le concours de M^{lle} Diane, qui, à notre intention, a transporté son Temple à la caserne, où elle a pris la fâcheuse habitude de nous arracher des bras délicats du doux Morphée, en nous tirant cruellement par les pieds.

Voici, dans l'ordre chronologique, les principales phases par lesquelles passent les recrues pendant la première instruction militaire : Ecole du soldat, première et seconde section, gymnastique sans fusil, même exercice avec fusil, agrémenté d'un pas d'école, vrai divertissement de roi, que je ne saurais trop recommander aux personnes malheureusement atteintes de la grande affection du siècle : la flegme, et dont les jambes ankylosées refusent systématiquement tout service au reste du corps ; la cure est vraiment merveilleuse.

Quand nos instructeurs nous jugent cuits à point pour passer à la deuxième partie du programme, ils nous enseignent la connaissance de l'arme. Le

cylindre obturateur, le ressort d'arrêt et d'extraction et différentes pièces de la culasse mobile ont quelque difficulté à pénétrer dans certaines têtes qui, pour n'être point carrées, n'en sont pas moins inaccessibles à la nomenclature du fusil. Mon voisin de lit, un brave Valaisan, me disait avec un accent d'une indéniable sincérité : « Combien je préfère le chocolat à la *romanclature* du Vetterli ! — « Oui, mais, répondit aussitôt l'instructeur qui avait saisi au vol le cri du cœur de l'honorable chocolatier, « pas d'argent, pas de Suisses ! pas de nomenclature, pas de chocolat ! »

Aux exercices de tir, où l'habit convoité de carabinier nous passe généralement devant le nez, succèdent, pour se continuer jusqu'au dernier jour, des innombrables manœuvres par compagnie, par bataillon, méthode de combat, etc., etc.

Maintenant, si à un délicieux couplet de Meilhac, roucoulé par la divine Judic, je vous disais que je préfère, non pas le chocolat, mais les courses militaires avec le sac garni sur le dos, je vous accorderais d'en douter ; bien qu'on finisse insensiblement par s'y habituer.

En passant par Morges et Lavigny, où, entre parenthèse, nous fîmes un festin pantagruélique, composé d'une tranche de chichou, arrosé d'un verre du rocher de Moïse, nous arrivâmes à Bière, où nous avons assisté à d'intéressants exercices d'artillerie. Un lieutenant-colonel nous donna une rapide théorie sur les principaux projectiles, ainsi que sur les différents tirs d'artillerie. Nous vîmes le tableau, presque vivant, d'une section d'infanterie littéralement *schrapnellisée*, c'est bien le cas de le dire, en moins de temps qu'il ne faut pour le raconter. Il était facile, de la place où nous étions, de se rendre compte de l'effet meurtrier du tir sur les manequins représentant des fantassins. A deux mille mètres, le schrapnel, éclatant à la distance normale du but, fauchait la place, ne laissant que quelques hommes debout. Les progrès réalisés et les résultats obtenus sont vraiment prodigieux ; en un mot, la science ne marchande pas ses faveurs à l'artillerie, appelée à jouer un rôle prépondérant dans les guerres futures.

Une autre surprise nous attendait. Le même soir, vers minuit, nous fûmes inopinément tirés du sommeil par une particulière du nom de *générale* à qui nous étions indispensables pour organiser *subito presto* un service de grand'garde en position. Mon voisin, celui qui aime le chocolat, fut désigné sen-

tinelle extérieure n° 3 du poste de grand'garde n° 1. Je l'accompagnais. Le caporal de pose nous plaça au bord d'un ravin bordé d'arbrisseaux épineux.

« Attention, nous dit le supérieur, ne vous laissez pas surprendre ; il ne suffit pas de voir, il faut écouter, et au moindre bruit, pas d'hésitation : « halte ! qui vive ! »

La nuit avait étendu son voile noir sur l'immense place de Bière ; l'obscurité eût été complète si, par intervalles, un éclair n'eût embrasé l'horizon ; de larges gouttes de pluie tombaient rares sur nos « chapeaux de guerre » avec un bruit de baguettes sur une timbale crevée ; à nos pieds, l'abîme, au fond duquel murmurait tristement le Toleure ; un silence absolu régnait sur la plaine, où pourtant un bataillon se mouvait dans toutes les directions. Selon la règle, je m'éloignai à quelques pas de mon collègue qui s'était mis en observation en songeant à la recommandation du caporal : « au moindre bruit !... »

Après un quart d'heure d'une attente terrifiante, un formidable « halte ! qui vive ! » retentit, poussé par mon ami qui, sans aucun doute, venait d'entrevoir une patrouille. Je courus me placer à ses côtés, au moment où pour la troisième fois il répétait un « halte ! qui vive ! » plus accentué encore.

— Mais je n'aperçois rien, fis-je, après un moment de minutieuse observation.

— Si tu n'aperçois rien, moi, je ne suis pas sourd, répondit mon voisin ; il y a cinq minutes que j'entends *foutimasser* dans cette direction. Si ce sont des lascars qui cherchent à nous surprendre, ils se caseront le nez contre mon fusil ; « on est là ! »

Comme sœur Anne, ne voyant rien venir, je proposai à mon bouillant Achille de tenter une reconnaissance vers le mystérieux objectif.

Avec prudence,
Bien en cadence,
Sans bruit,
La nuit,

nous nous portâmes en avant. Jugez du délire qui s'empara de nos êtres lorsque, à la lueur d'un éclair, nous vîmes à trois mètres de nous une patrouille d'un nouveau genre qui s'approchait par bonds, sous la forme conique d'un exemplaire de la *Tribune de Genève* que chassait le vent, et dont le frou-frou déferlant sur le gazon avait frappé l'oreille de la candide sentinelle en lui causant si grand émoi. Je n'insiste pas sur la description de cette scène du plus haut comique dont vous voyez suffisamment d'ici le typique tableau !...

— Ma foi, tant pis, fit mon voisin, en désarmant son fusil, c'est la faute au caporal si j'ai interpellé trois fois un journal qui passait, il a donné l'ordre « qu'au moindre bruit, pas d'hésitation, « halte ! qui vive ! » J'ai exécuté ma consigne, comme Landremol, à qui le capitaine avait formellement prescrit de ronfler !...

Deux concerts offerts par les recrues à leurs supérieurs ont joyeusement terminé cette école. La fanfare du bataillon 10 de Genève, habilement dirigée par M. Tierque, s'est montrée à la hauteur de sa réputation. Enfin, le colonel Coutau, après nous avoir témoigné sa satisfaction, nous a renvoyés dans nos

foyers en nous souhaitant un bon retour. A quoi un soldat improvisateur a répondu :

Si les Français malins l'avaient pour la revanche,
Ils pourraient se passer
Du fameux Boulanger,
Car ils tiendraient alors le *Coutau* par le manche !

— Adieu le chocolat ! fit tristement le fils du Valais, en me serrant la main. Surtout, ajouta-t-il à voix basse, ne souffle mot à quiconque de notre mé-saventure au service de grand'garde ; on se moquerait de nous.

— Un secret est un secret ! répondis-je à mon brave ami, tu peux compter sur une absolue discrétion, insistai-je en lui pressant les phalanges... On voit que j'ai tenu parole !

H. D.

La pluie à Paris

Décidément, les parisiens s'amuse de tout. Ecoutez un peu ce que dit le chroniqueur du *Voltaire*, à propos des pluies persistantes de la saison :

« Je ne déteste pas la pluie à Paris ; elle ne ressemble pas du tout à la pluie de province. A Bourg, à Poitiers, à Amiens, à Alençon ou à Carpentras, la pluie est bête, triste, navrante ; elle fait des boues sales, épaisses et pousse à relever leurs jupes des femmes qui portent des bas de coton blanc mal tirés. A Paris, au contraire, elle a de l'esprit, elle est artiste ; elle tombe, légère, elle sautille, et chaque goutte, en touchant le sol, éclate joyeusement comme un pétard de feu d'artifice ; elle exécute des dessins sur les trottoirs bien balayés ; elle se forme en ruisseaux qui filent vite, comme s'ils étaient pressés ; sa boue vous mouchette de taches habilement disposées, à la façon d'un nouvel ornement. Ce n'est pas une grosse boue grasse et terreuse de province, c'est une jolie petite boue fine de capitale qui se répand en gerbes dont on dirait des gerbes de fleurs !

Si par bonheur une femme marche devant vous, comme c'est gracieux ! La Parisienne, qui a des bas pour la pluie tout mouchetés d'avance de dessins élégants, saute les ruisseaux d'une façon exquise ; elle a un vrai chic pour ne se crotter point, et passer, pour ainsi dire, entre les gouttes que l'on ne trouve qu'ici.

Et penser que pas un poète n'a chanté notre pluie à nous, la pluie charmée, la pluie de Paris !

La pluie, ici, est encore une occasion de triomphe pour le cocher de fiacre.

Immobile et calme sous le carrick à triple collet ou sous le manteau imperméable, il mène son cheval au petit trop. On le hèle, il ne répond même pas ; sa victoria est vide, mais il se donne la douce joie de regarder, du haut de sa grandeur, patager ses contemporains ; on insiste, il ne tourne même pas la tête ; on le rejoint, on l'injurie, il vous jette un regard méprisant.

— Il fait le malin parce qu'il va en voiture ! clamaient gavroche.

Après avoir ainsi flâné, en se moquant du monde pendant quelques heures, il se décide à faire sa journée ; il examine les figures et choisit ; il tâche